

Réflexions sur la mise en valeur et la propagation de la littérature francophone de l'Ouest canadien

Bernard Wilhelm

Number 1, 1991

Un lieu de rencontre pour les universitaires du continent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004268ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004268ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wilhelm, B. (1991). Réflexions sur la mise en valeur et la propagation de la littérature francophone de l'Ouest canadien. *Francophonies d'Amérique*, (1), 121–124. <https://doi.org/10.7202/1004268ar>

RÉFLEXIONS SUR LA MISE EN VALEUR ET LA PROPAGATION DE LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE DE L'OUEST CANADIEN

BERNARD WILHELM
Université de Regina

« PROPAGATION » DE LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE de l'Ouest canadien ; le mot n'est pas trop fort. C'est le but que s'est assigné depuis une dizaine d'années un groupe de personnes situé dans l'orbite des colloques annuels du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (le CEFCO). L'effort est gigantesque.

Au départ, des politiciens avaient lancé l'idée splendide de centres d'excellence. Les meilleurs chercheurs dans un secteur précis se seraient regroupés en réseau de travail et auraient effectué une recherche de pointe, subventionnée par une manne fédérale adéquate.

Dans un délai invraisemblablement trop bref pour concourir, nous fîmes l'impossible pour présenter un projet intitulé : « Réseau de la mémoire des pionniers de l'Ouest ». Quatre universités de l'Ouest, un collège universitaire, une maison d'édition, un institut de recherche sur la culture et les centres d'archives de plusieurs provinces avaient soumis conjointement des lettres d'intention. Notre projet commun de recherche et d'édition avait de l'allure, les structures administratives avaient été réduites au minimum, et un usage étendu de réseau électronique promettait un dialogue créateur et constructif. Mais, malgré cela, le projet fut refusé parce que trop passéiste, pas assez orienté vers des secteurs de pointe comme la médecine génétique, l'intelligence artificielle, l'avionnerie des années 2000. Donc, la fin de non-recevoir fut bien réelle, et chaque institution retourna à son isolement, chaque chercheur, à sa solitude.

Une littérature francophone de l'Ouest, dites-vous ?

Depuis les années 1970, c'est-à-dire bien après la Révolution tranquille du Québec, et suivant l'exemple des Acadiens et des Franco-Ontariens, les francophones de l'Ouest et de la Colombie-Britannique ont passé à leur tour par une sorte de renaissance culturelle. Dans ces espaces infinis, longtemps considérés comme un désert culturel et artistique, les chercheurs progressant pas à pas ont découvert avec intérêt les traditions orales des pionniers, la correspondance des prêtres recruteurs et bâtisseurs, les archives des politiciens venus prendre le pouls de la colonisation des terres nouvelles, les journaux intimes des pionniers fous de la terre, et des pionnières mourant

d'ennui. Les récits des voyageurs québécois ou français à l'époque de la construction du Canadien Pacifique ont été retrouvés, les brochures des agents colonisateurs à la prose mensongère ont été consultés dans les bibliothèques européennes, et un répertoire des romans en langue française ayant pour sujet l'Ouest canadien a été compilé. Certaines œuvres devenues introuvables ont été rééditées et de petites maisons d'édition ont surgi depuis quelques années.

Les archives gouvernementales des provinces de l'Ouest et certaines collections privées, comme celles de la Société historique de Saint-Boniface contenant les papiers de Louis Riel ou le fonds des Pères Oblats à Edmonton, sont à l'origine de toute recherche sur la littérature francophone de l'Ouest. Bien que relativement récents (les provinces de l'Ouest n'ont qu'un siècle d'existence), les fonds sont suffisamment riches pour alimenter une longue recherche. On y trouve des centaines d'heures d'enregistrements sonores souvent transcrits, des centaines de mètres linéaires d'archives de journaux intimes, de correspondances, de collections de paroisse, de documents personnels, illustrés par des dizaines de milliers de photographies, de dessins et de plans cadastraux. L'accès aux fonds français est facilité dans la plupart des provinces par des catalogues spécialisés tenus à jour.

Les universitaires se sont jusqu'ici penchés de préférence sur les œuvres ayant pour sujet l'Ouest canadien, privilégiant Gabrielle Roy, Maurice Constantin-Weyer et Georges Bugnet.

Ainsi, Gabrielle Roy, récemment, a fait l'objet de plusieurs études et biographies et reste dans le panorama littéraire canadien la grande dame de la littérature canadienne-française des années 1940-1960. Après la Révolution tranquille, et parce qu'elle avait élu domicile au Québec, elle avait reçu l'étiquette d'écrivaine québécoise. Elle n'a cependant jamais renié ses origines manitobaines et ses débuts comme institutrice de campagne dans la Grande Prairie. En 1975, la publication de *Un jardin au bout du monde* élargit encore plus son horizon, le livre ouvrant la porte aux ethnies autres que française ou anglaise, avec le Chinois Sam Lee Wong et les Doukhobors de la vallée Houdou.

En ce qui concerne Maurice Constantin-Weyer, il est devenu aujourd'hui un nom quelque peu poussiéreux. Cet auteur français apparenté à Valéry Larbaud a pourtant à son actif une carrière littéraire de quarante ans : 23 romans, 21 essais, 2 pièces de théâtre, 14 préfaces et un prix Goncourt attribué par le célèbre jury, en 1928, pour le roman *Un homme se penche sur son passé*. Après avoir vécu dix ans dans l'Ouest, il a joué dans les salons parisiens, pour le restant de ses jours, le personnage de chasseur et de trappeur du Grand Nord à la Jack London. Aujourd'hui, la réputation littéraire de Constantin-Weyer, en ce qui concerne son œuvre française, est tombée à zéro. Par contre, au Canada, sa réputation, qui fut très négative à l'époque de la parution de ses romans inspirés par les Plaines et le Nord, est à présent remontée. Les critiques admirent ses talents de conteur, et lui sont reconnaissants d'avoir fait découvrir au grand public l'Ouest canadien.

Quant à Georges Bugnet, il est lui aussi d'origine française. Il émigra au Canada en 1904 et se fixa sur un « homestead » en Alberta. En plus de son travail de pionnier et de fermier, il multiplia ses activités littéraires et journalistiques, éleva une famille de dix enfants et mourut centenaire en 1981. Ses livres, particulièrement *La Forêt et*, plus récemment *Nypsia*, ont été réédités. *La Forêt* traite du thème traditionnel du jeune couple inexpérimenté défrichant son coin de terre, et forcé par la Nature à capituler. Bien que ce thème ait été traité par de multiples auteurs et soit devenu un poncif, Bugnet le sauve par un traitement littéraire d'une grande sensibilité. Sa réputation d'auteur grandit dans l'Ouest.

En 1987, l'Académie des Sciences d'Outre-Mer de Paris nous demanda de lui fournir une douzaine de biographies de Français s'étant distingués dans l'Ouest en vue de la parution d'un ouvrage encyclopédique intitulé *D'Hommes et Destins*. Ce travail de recherche nous fit découvrir une race toute spéciale de missionnaires, boucaniers et aventuriers de tous bords attirés par les nouveaux territoires de l'Ouest, et qui nous ont laissé une œuvre très intéressante. Ainsi, un R.P. Petitot, Oblat, est devenu au début du siècle le plus grand spécialiste de la langue des Dénés. Il a sauvé à lui seul, par ses travaux de description phonétique, ses glossaires et ses dictionnaires, cinq ou six langues indigènes. Un autre Oblat, Mgr Breynat, devint l'un des premiers pilotes de brousse et le premier évêque volant du Grand Nord. En 1945, il publia à Montréal un ouvrage intitulé *Cinquante Ans au pays des neiges*. À Vancouver, la colonie franco-colombienne a perdu il y a quelques années André Piolat, le fondateur du journal *Le Soleil de Colombie*. À son actif, ce Français fut tour à tour docker, jongleur de rues, légionnaire, cuisinier sur un paquebot et prospecteur d'or, avant de faire une carrière impressionnante dans le journalisme.

La littérature de colonisation et la littérature de voyage pèchent toutes deux par le même défaut d'exagération. L'abondante littérature de colonisation servit à attirer dans l'Ouest les colons européens sollicités également par l'Australie, l'Argentine ou le Brésil. Les mêmes descriptions alléchantes et les mêmes thèmes reviennent constamment : la terre pour rien, le mythe d'une nouvelle France à créer dans l'Ouest, la vocation agraire et rurale. L'exagération et l'exotisme des paysages construits de toutes pièces justifiaient probablement les dépenses somptueuses de wagons-lits et de wagons-restaurants avancées à des voyageurs entreprenants par des maisons d'édition crédules, mais ne correspondaient pas à la réalité des émigrants en pelisses de mouton, abandonnés sans secours de part et d'autre de la voie ferrée.

L'état premier de l'écriture et une solution pour l'avenir

Cet état premier est formé par les mémoires, les chroniques et les souvenirs des pionniers québécois, français, bretons, suisses et belges arrivés dans les terres nouvelles à la fin du XIX^e siècle et jusque dans les années 1920.

Nous avons souvent exprimé le postulat que les humbles chroniques de pionniers représentaient un état premier de la littérature de cette partie du monde qui est la nôtre, un état qui est important, ayant valeur de témoignage littéraire. Nous avons insisté sur la valeur de ces chroniques, tout à la fois événement social et voix des gens qui n'ont jamais pu se faire écouter, et qui forment le véritable réalisme littéraire opposé au réalisme littéraire bourgeois à la Maurice Constantin-Weyer.

Quelle pourrait être aujourd'hui la solution de rechange propre à disséminer la littérature francophone de l'Ouest, particulièrement celle de l'état premier, pour lequel il est particulièrement difficile d'espérer trouver un éditeur ? Nous croyons que, pour une fois, les techniques modernes peuvent venir à notre aide. Il est en effet possible, aujourd'hui, de s'équiper d'un ordinateur de puissance moyenne, d'une imprimante au laser, voire d'un lecteur optique pour un prix abordable, ce qui permet, avec l'aide d'un bon logiciel d'édition et de traitement de texte, de créer pratiquement sa propre petite maison d'édition autonome. En associant à ses efforts une imprimerie universitaire, il est alors possible de sortir une édition de quelques centaines d'exemplaires de temps à autre sans devoir se ruiner pour autant. Une dizaine de ces maisons d'édition autonomes, en plaçant leurs publications dans le réseau des universités, des écoles et des archives, préserveraient et enrichiraient la littérature francophone d'un coin de monde. Après l'échec des centres d'excellence, espérons que cette fois-ci l'avenir nous donnera raison.